

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri BEUCHAT

La promenade à la montagne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 86-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La promenade à la montagne

Elle mérite bien l'honneur d'une mention pour la postérité, notre promenade à la montagne de cette année : depuis plus d'un lustre, le blond Phébus avait cédé l'honneur de la journée à l'impétueux Borée — ou mieux, à l'humide Vent du Sud-Ouest, qui avait copieusement tenu son rôle d'arroseur et de trouble-fête. Mais cette année ! Parlez-moi de la promenade à la montagne de cette année et de son ravigotant soleil !

La veille au soir, M. de Directeur nous avait dit en conférence, au milieu d'un calme qu'enfante toujours chez nous l'appréhension d'une semonce méritée ou la prévision d'une bonne nouvelle : « ... Le temps ne nous a pas permis de la faire jusqu'à maintenant ; nous la ferons demain ; vous aurez soin de... » Bon Dieu, quelle joie ! M. le Directeur ne parut pas s'en apercevoir : paternellement et placidement il poursuivit sa conférence, et nos oreilles — Dieu me pardonne ! — reçurent ses recommandations tandis que nos esprits folâtraient dans les champs de rhododendrons. Le lendemain matin, il lui fallut bien admirer la merveilleuse pétulance de ces alpinistes débutants mais si bien dans leur rôle que plusieurs étaient méconnaissables. Figurez-vous quelques douzaines de Tartarins se préparant à grimper au Mont-Blanc.

Cependant, les grandes portes de l'Abbaye, larges ouvertes, laissent échapper le flot. Tous entonnent avec entrain : « Salut, glaciers sublimes » et les couplets si variés du « vieux pinson ».

Au sortir de la ville, les rangs se débandent, les conversations s'engagent, bruyantes, les inspecteurs se mêlent aux élèves, la « grimpée » commence ; et notre longue file se déroule et serpente sur le sentier de la Grotte, puis sur le plateau de Vérossaz.

Aspect magnifique ! Nous sommes inondés de lumière ; la Dent du Midi se dresse devant nous, toute rouge sous les feux du soleil qui vient de se lever, tandis que derrière nous, dans la vallée bleuâtre, rampent quelques brumes penaudes.

Nous montons toujours, et nous voici au pied des contreforts de Valerette : c'est maintenant la forêt avec ses petits torrents qui dévalent les rochers en cascades bruyantes. Les premiers, les audacieux, ceux qui méditent quelque « téméraire projet » disparaissent déjà sous le couvert des arbres. Derrière eux, sur le sentier, s'échelonnent les groupes, d'où partent les rires et les gais propos. Mais la côte se fait raide ; beaucoup ralentissent la marche ; les paroles se font plus rares ; le fer des alpenstocks grince sur les cailloux. Enfin, nous arrivons au fond du pâturage ; tout en haut, sur la croupe se montrent les premiers chalets : Ce sont les Giettes ! Les « Capucins », installés déjà au chalet de Cocatrix, nous saluent au passage, sauf Fernand qui est très occupé : il joue au croquet — comme une petite fille.

Et l'on reprend sa route... Enfin, à un détour du sentier, le chalet de l'Abbaye nous apparaît, entouré déjà d'une nombreuse avant-garde qui accueille par des hourras prolongés, le gros de la troupe. On arrive ; on s'assied ; et malgré la sueur on admire le paysage : au fond le lac Léman, un peu assombri par la brume ; puis la plaine d'alluvions du Rhône, Bex, Monthey et ses nombreuses usines ; et les Diablerets, et le Muveran, et La Dent de Morcles, et le Combin, si grandiose, et les Alpes de Savoie, et toutes les autres ! A se reposer ainsi, effleuré par la brise matinale, en pleine montagne, dans un pareil décor et plus près du bon Dieu, on éprouve une profonde jouissance : il semble qu'on touche enfin à l'inaccessible bonheur...

Un à un, les retardataires achèvent d'arriver (j'imagine que vous n'en fûtes point, Messieurs les Principistes...) Le prosaïque sifflet vient alors nous arracher à nos poétiques rêveries. Ramenés à la réalité, nous nous précipitons avec entrain sur l'esplanade où l'on me dit que MM. les chanoines en vacances prolongeront bientôt leurs vespérales conversations. Nous nous asseyons en longue ligne sur le bord du talus, et nos genoux nous servent de table pour la champêtre collation que nous dévorons avec appétit, je vous assure. Puis, la langue déliée,

on cause ; on détaille le programme ; du jour : l'un vante les délices d'une après-midi passée à rêver, la pipe aux lèvres, « sous les verts sapins » ; l'autre exalte l'audacieux ascensionniste qui osera cueillir au péril de ses jours la sauvage edelweiss.

Messieurs les chanoines paraissent fort affairés. Tandis que l'un, du haut d'un rustique balcon, médit de Cicéron devant quelques élèves (heureusement, nul d'entre eux n'était rhétoricien). on en entend un autre remuer avec fracas, dans une chambre, un paisible mobilier. Quant à M. le Professeur d'allemand, il pétille de gaîté et de malice.

Pendant le dîner nous est servi par nos surveillants, en qui nous découvrons avec stupeur le zèle et les talents insoupçonnés de nos Sœurs cuisinières : il ne leur manque qu'un cordon bleu en sautoir. Et leurs regards ! Et leurs sourires ! Après le repas, presque toute la bande s'envole à l'assaut de la Petite Dent et de Valère ; les bons cœurs promettent de rapporter des rhododendrons aux rares paresseux qui vont gravement sommeiller à l'ombre des mélèzes. Vous dirai-je nos émotions de l'ascension, nos chants sur ces « hauteurs tranquilles », notre dégringolade au chalet où nous racontons nos exploits en attendant le chocolat ? Le botaniste se glorifie d'une plante nouvelle qu'il a cueillie, le dormeur du rêve qui l'a bercé, le vrai alpiniste du droit conquis à la pointe de son bâton de contempler un horizon plus vaste, le fumeur des nuages de sa pipe.

Pendant ce temps une question d'indiscutable actualité se posait dans le cénacle de nos surveillants-cuisinières : c'est l'heure du goûter ; qui ira chercher le bidon ? Qui alla chercher le bidon ? Ce fut M. l'Inspecteur extraordinaire du Lycée, que nous vîmes quelques instants après, apparaître sur le sentier, accompagné du brave Eugène, suant tous les deux sous le poids de l'énorme récipient d'où s'échappaient les odorantes vapeurs de notre chocolat au lait. Oh ! le chocolat de la Montagne ! Oh ! le beau geste de M. l'Inspecteur extraordinaire du Lycée ! Nous les confondons l'un et l'autre dans nos acclamations, et nous savourons avec délices notre goûter parfumé.

Et c'est le moment du retour ; la dégringolade commence ; on salue au passage les lieux vus le matin. Les grands Rhétoriciens (non, mais ce que ces Rhétoriciens sont amoureux de musique !) entonnent chansons sur chansons, traduisant ainsi l'allégresse générale, et c'est sur les ailes de la joie que nous entrons triomphalement au collège.

Au souper, gaîté sans bornes et narrations sans fin. « Nous sommes montés jusqu'au glacier ! » me dit Robert. François ajoute : « Une avalanche a passé à vingt mètres de nous ! »

Jules rectifie : « Non, à quinze mètres ! — Pour moi, surenchérit Aristide, le courant d'air m'a renversé ! »

Au milieu de ce déluge d'avalanches, je crois distinguer la voix de ce gros vantard de Xavier : « C'est merveilleux ! je ne me suis pas tenu un moment en repos et je ne sens absolument pas, mais absolument pas de fatigue ! » Ce soir, non ; mais, ô compagnons, que nous réserve demain ?

Henri BEUCHAT, Humanités.